Lucie Libersan
2008/01/01

Genre grammatical Rédaction épicène

Quelques points de vue sur la rédaction épicène

Compte-rendu de trois lettres d'opinion signées Michel Bélanger, Gilles Faucher et Gaëtan Clément.

L'article de Louise Desforges sur la rédaction épicène dans le numéro d'avril 2008 a suscité plusieurs réactions. Précisons d'emblée que c'est en réponse à une demande de notre part que notre collègue a traité ce sujet. La tâche confiée à Mme Desforges consistait à proposer une réflexion personnelle sur le phénomène du discours épicène; il s'agissait également d'illustrer les possibilités de ce discours par des exemples tirés de contextes d'écriture typiques du monde de l'enseignement. Comme la rédaction épicène tous azimuts a la réputation de porter trop souvent atteinte au style (voire au bon sens), nous lui avons également demandé de proposer des solutions habiles en s'inspirant du manuel *Avoir bon genre à l'écrit* de Pierrette Vachon-L'Heureux et Louise Guénette[1].

Nos lecteurs et lectrices se souviendront que l'article en cause évoque l'origine sociale de l'inégalité des genres dans la langue et montre comment l'évolution des moeurs induit actuellement la petite révolution linguistique que constitue le discours épicène. Illustré mi-figue, mi-raisin, ce lien entre des revendications « égalitaristes » et un phénomène linguistique sert d'introduction aux conseils de rédaction prodigués en seconde partie de l'article. C'est surtout sur l'entrée en matière qu'ont porté les commentaires et réactions, dont nous vous proposons une synthèse.

Le thème de la représentativité équitable des hommes et des femmes dans le discours n'est certainement pas nouveau. Michel Bélanger, professeur retraité du cégep de

Trois-Rivières, s'étonne de la résurgence de cette question qu'il croyait « réglée depuis longtemps au Québec, au moins dans le réseau collégial ». En effet, écrit-il, « ce sujet a été débattu et documenté il y a vingt ans (voir Hélène Dumais, *Pour un genre à part entière. Guide pour la rédaction de textes non sexistes*, M.E.Q., 1988) ». Il cite également le *Guide de rédaction non sexiste* produit et diffusé en 1992 par le CAF du cégep de Trois-Rivières, en collaboration avec le collectif « Coin d'elles » et les étudiantes en bureautique. M. Bélanger croyait que la question était close. « Erreur! écrit-il. Quelques jours après la lecture du texte de Louise Desforges dans *Correspondance*, des collègues [lui] ont rapporté que l'assemblée générale du syndicat des enseignants et des enseignantes avait, en ce printemps 2008, rejeté une proposition visant à mettre fin à l'écriture épicène pour cause de lourdeur stylistique. » Pour lui, cet événement montre combien il est pertinent de rappeler « que la langue est un système, mais pas un système accroché dans les zones éthérées de l'Intelligence : la langue française, riche et lourde d'histoire, évolue en fonction de faits marquant la vie des sciences et des technologies, des gens et des sociétés »; il salue donc l'idée qu'a eue Mme Desforges de faire ce rappel « avec un humour teinté d'une pointe d'ironie envers « l'académisme masculinocentriste » ».

La mise en perspective socioculturelle du discours épicène a été perçue différemment par Gilles Faucher (professeur à l'ITHQ), qui, s'interrogeant sur la pertinence de faire place à une telle réflexion dans *Correspondance*, remet en doute le bien-fondé d'imposer, au nom de l'égalité des sexes, des « contraintes langagières qui opéreraient une contention de la pensée ». « Bien sûr, écrit-il, les possibilités de correction présentées rendent attrayante l'avenue radieuse de la désexualisation ; mais, étrangement, cette désexualisation semble procéder d'une généralisation indue quant aux attitudes machistes […] auxquelles obéiraient, encore et toujours, la gent masculine, et même certaines de la gent féminine. » Il s'interroge également sur la pertinence pédagogique de cette réflexion, et se demande « quelles améliorations langagières pour nos élèves [nous devons] espérer de la mise en pratique de « l'épicénation » ». L'argumentation débouche sur des propositions d'aménagements linguistiques permettant de « suivre à la lettre la pensée épicène et [d']avoir une influence positive notable sur la qualité de la langue de nos élèves », ce qui, selon l'auteur, « devrait être au moins une des préoccupations d'une pensée enseignante ». Il propose d'abord – avec ironie – de féminiser les noms à initiale vocalique. « Par exemple, il ne serait plus question *d'*un autobus* ou *d'*un iris*, mais bien *d'une autobus*

et *d'une iris*. » M. Faucher ajoute que « la pertinence d'une telle transformation, qui pourrait apparaître incongrue à première vue, tient à l'oralité croissante de nos sociétés de culture de masse. Puisque nos élèves ont des difficultés à distinguer la liaison euphonique de la graphie, cette modification, bénigne mais d'une portée pédagogique immense, ne peut que mener à une diminution des fautes de leur part, en plus de satisfaire l'équité, ce qui ne peut que nous réconforter ». Il s'agirait également de donner, dans les cours de littérature, une visibilité égale aux sources littéraires féminines et masculines. Gilles Faucher conclut en soulignant le lien entre le discours épicène et le phénomène de la rectitude politique : « Nous avions déjà réussi à nous débarrasser des « aveugles » et autres nuisances lexicales – pour quelle raison d'ailleurs? Nivelons maintenant la formulation de la pensée et, prétextant les intentions malicieuses (comme sera sûrement taxée cette réplique), débarrassons-nous illico des « ambiguïtés ». Dehors, les « agrafeuse », « entraîneuse » et autres « professionnelle »! Imaginez s'il fallait qu'une âme innocente devine toute la diablerie derrière! Et sans qu'on la lui suggère! […] Une question toutefois : à force de réduire ainsi la pensée, à quand la grammaire spécifique pour une femme innue (ou chinoise ou libanaise) monoparentale non voyante à mobilité réduite? »

Pour Gaëtan Clément (professeur retraité du collège de Valleyfield), l'article de Louise Desforges a été une occasion de se remémorer une anecdote significative prouvant qu'« il n'y a […] rien – outre quelques réflexes conservateurs frileux – qui devrait empêcher la féminisation lexicale de même que l'inclusion du discours épicène lorsque le besoin est justifié ». Beaucoup reconnaîtront une situation familière dans le récit de M. Clément : « Il est bien connu que le monitorat, dans les centres d'aide en français, est principalement assuré par des filles. Pendant les dix années où j'ai eu la responsabilité d'un centre d'aide en français, rares ont été les sessions où mon groupe d'assistantes comptait plus de deux garçons sur vingt élèves et plus… Toujours est-il qu'à mon tout premier cours de monitorat, 23 filles et un garçon m'attendaient en classe. Avec l'enthousiasme du débutant, je commence mon cours par une vibrante adresse aux élèves sur l'importance du CAF, sur cette chose magnifique que représente l'aide par les pairs, et patati et patata… jusqu'au moment où j'exprime l'invitation suivante : « Levez la main, ceux qui se sentent nerveux à l'idée d'enseigner à un pair. » Au moment précis où les masculins « ceux » et « nerveux » sortaient de ma bouche, j'ai senti tout le ridicule de ma formulation par rapport à la situation et j'ai perdu un peu de mon assurance, le temps de quelques secondes. Avec une classe

répartie également en garçons et filles, j'aurais sans doute pu dire « ceux et celles » ; mais comment justifier, dans le cas présent, « celui et celles », ou « celui ou celles » ? C'était clair, le respect de la norme menait à une absurdité. Et allez donc dire aux filles, en pareille situation, que, le masculin étant un genre non marqué et extensif, elles font partie des « ceux »! Pas la peine de s'en remettre à l'exemple de Benoîte Groulx – cité par Mme Desforges –, qui rappelle qu'il faut toujours dire que « cent femmes et un chien étaient contents de leur belle promenade » : même dans ma phrase, l'emploi du masculin demeurait pour moi tout aussi révoltant. Ma décision n'a pas tardé : j'ai proclamé que, les filles étant nettement plus nombreuses que… le garçon (!), c'est le féminin qui l'emporterait sur le masculin. Ce jour-là, vingt-trois regards se sont illuminés, vingt-trois visages ont souri de contentement, et c'est de bonne grâce qu'un humble mais compréhensif garçon s'est rendu au bon sens… »

Comme on peut le constater, la diversité des réactions à l'article de Louise Desforges est à l'image de l'univers socioculturel complexe dans lequel la langue évolue. On ne peut que saluer l'initiative de nos collègues qui ont pris le temps d'écrire ces commentaires; leur contribution enrichit la réflexion, tout en la nuançant. Qu'ils soient remerciés, au nom de l'équipe de l'amélioration du français et de Mme Desforges, qui avait elle aussi accepté de traiter ce sujet en toute sincérité – et avec humour.

1 Pierrette Vachon-L'Heureux et Louise Guénette, *Avoir bon genre à l'écrit. Guide de rédaction épicène*, Québec, Publications du Québec, 2007. [Retour]



Lucie Libersan

CCDMD